

D1

2667 i

110460



Die 20. Aug. ab

9

176





L E

FRANÇOIS  
A LONDRES ,  
COMEDIE.

Par M<sup>R</sup>. DE BOISSY.



A LA HAYE,

Chez FRANÇOIS MOSELAGEN ;  
Libraire dans la Thoornstraat, sui-  
vant la Copie de Paris.

---

M D C C X X I.



## ACTEURS.

LE MARQUIS DE POLINVILLE, } Fran-  
LE BARON DE POLINVILLE, } çois.

ELIANTE, Veuve Angloise.

MILORD CRAFF, Pere d'Eliante.

MILORD HOUZEY, Fils de Milord Craff.

JACQUES ROSBIF, Negociant Anglois.

FINETTE, Servante Françoisë.

*La Scene est à Londres dans un  
Hôtel Garni*





# LE FRANÇOIS

A LONDRES,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE BARON DE POLINVILLE, LE  
MARQUIS DE POLINVILLE.

LE MARQUIS.

**C**E n'étoit pas la peine de me faire quitter Paris, le centre du beau Monde & de la Politesse; & je me serois bien passé de voir une Ville aussi triste & aussi mal élevée que Londres.

LE BARON.

Je t'excuse Marquis, tu en parlerois autrement, si tu avois eu le tems de la mieux connoître.

LE MARQUIS.

Non, Baron, je connois assez mon Londr

A

dfas

2 LE FRANCOIS A LONDRES,

dres, quoique je n'y fois que depuis trois semaines : tiens , ce que les Anglois ont de mieux, c'est qu'ils parlent François , encore ils l'estropient.

LE BARON.

Et nous l'estropions nous mêmes pour la plupart , & si nous ne parlons que nôtre Langue, leur conversation est pleine de bon sens.

LE MARQUIS.

Leur conversation ? ils n'en ont point du tout. Ils sont une heure sans parler, & n'ont autre chose à vous dire que *Hovud'eyd'o*, comment vous portez vous. Cela fait un entretien bien amusant.

LE BARON.

Les Anglois ne sont pas brillants , mais ils sont profonds.

LE MARQUIS.

Veux tu que je te dise ? au lieu de passer les trois quarts de leur vie dans un Caffé à politiquer & à lire des chiffons de Gazettes , ils feroient mieux de voir bonne Compagnie chez eux , d'apprendre à mieux recevoir les honnêtes gens qui leur rendent visite, & à sentir un peu mieux ce que vaut un joly homme.

LE

COMEDIE.

3

LE BARON.

Sçai tu bien, Marquis, puisque tu m'obliges à te parler sérieusement, qu'il ne faut que trois ou quatre têtes folles commela tiennent, pour achever de nous décrier dans un Pays où nôtre réputation de sagesse n'est pas trop bien établie, & que tu as déjà donné deux ou trois Scènes qui t'ont fait connoître de toute la Ville.

LE MARQUIS.

Tant mieux les Gens de mérite ne perdent rien à être connus.

LE BARON.

Ouy, mais le malheur est que tu n'es pas icy connu en beau, on t'y tourne par-tout en ridicule, on dit que tu es un Gentilhomme François si zélé pour la politesse de ton Pays, que tu es venu exprès à Londres pour l'y enseigner publiquement, & pour apprendre à vivre à toute l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Elle en auroit grand besoin, & j'en serois très-capable.

LE BARON.

Mais sçis tu mon petit parent que l'amour

A 2

aveu-

4 LE FRANCOIS A LONDRES,

aveugle que tu as pour les manieres françoises te fait extravaguer, qu'aulieu de vouloir assujettir à ta façon de vivre une Nation chez qui tu es, c'est à toi à te conformer à la sienne, & que sans la sage Police qui regne dans Londres, tu te serois déjà fait vingt affaires pour une.

LE MARQUIS.

Mais sçais tu, mon grand Cousin, que trois ans de séjour que tu as fait à Londres, t'ont serieusement gâté le goût, & que tu y as même pris un peu de cet air étranger qu'ont tous les habitans de cette ville.

LE BARON.

Les Habitans de cette Ville ont l'air étranger, que Diable veux tu dire par là?

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'ils n'ont pas l'air qu'il faut avoir, cet air libre, ouvert, empressé, prevenant, gracieux, l'air par excellence; en un mot l'air que nous avons nous autres François.

LE BARON.

Il est vrai, Messieurs les Anglois ont tort d'avoir l'air Anglois chez eux, ils devraient avoir à Londres l'air que nous avons à Paris.

LE

## LE MARQUIS.

Ne crois pas rire, comme il n'y a qu'un bon goût, il n'y a aussi qu'un bon air, & c'est sans contredit le nôtre.

## LE BARON.

C'est ce qu'ils te disputeront.

## LE MARQUIS

Et moy je leur soutiens qu'un homme qui n'a pas l'air que nous avons en France, est un homme qui fait tout de mauvaise grace, qui ne sçait ni marcher, ni s'asseoir, ni se lever, ni tousser, ni cracher, ni éternuer, ni se moucher, qu'il est par conséquent un homme sans manieres, qu'un homme sans manieres n'est presentable nulle part, & que c'est un homme à jeter par les fenêtres qu'un homme sans manieres.

## LE BARON.

Oh, M. le Marquis des manieres, si vous trouviez à les troquer contre un peu de bon sens, je vous conseillerois de vous défaire d'une partie de ces manieres.

## LE MARQUIS.

C'est pourtant à ces manieres dont tu me  
A 3 fais

6 LE FRANÇOIS A LONDRES,  
fais tant la guerre, que j'ai l'obligation d'une  
conquête, mais d'une conquête brillante,

LE BARON.

Voilà encore la maladie de nos François  
qui voyagent. Ils sont si prévenus de leur  
prétendu mérite auprès des femmes, qu'ils  
croient que rien ne résiste au brillant de leurs  
airs, aux charmes de leur personne, & qu'ils  
n'ont qu'à se montrer pour charmer toutes  
les belles d'une contrée; un regard jetté par  
hazard sur eux, une politesse faite sans des-  
sein, leur est un sûr garant d'une victoire par-  
faite. Ils s'érigent en petits conquérans des  
cœurs, & de l'air dont ils quittent la France,  
ils semblent moins partir pour un voyage,  
qu'à aller en bonne fortune. Mais Marquis...

LE MARQUIS.

Mais, Baron éternel, ce n'est pas sur un re-  
gard équivoque, sur une simple civilité que  
je suis assuré qu'on m'aime. C'est parce que  
l'on me l'a dit à moi-même, parlant à ma per-  
sonne.

LE BARON.

Eh, peut-on sçavoir quel est ce rare objet ?

LE MARQUIS.

C'est une jeune veuve de Cantorbery, fille  
d'un

COMEDIE. 7

d'un Milord, belle, riche, qui est à Londres pour affaire. Le hazard m'a procuré sa connoissance, & je suis venu exprès loger dans cet hôtel garni, où elle demeure depuis huit jours qu'elle a changé de quartier.

LE BARON.

On la nomme?

LE MARQUIS.

Eliante.

LE BARON.

Eliante! Je la connois, je l'ai vûe plusieurs fois chez Clorinde une de ses amies. C'est une Dame du premier merite.

LE MARQUIS.

Mais tu m'en parle d'un ton à me faire croire qu'elle ne t'est pas indifferente.

LE BARON.

Il est vray, je ne le cache point, c'est de toutes les femmes que j'ai vûes, celle dont je rechercherois la possession avec le plus d'ardeur, & je t'avoueray franchement que s'il dépendoit de moy, il n'est rien que je ne fisse pour te supplanter.

LE MARQUIS *éclatant de rire.*

Toy, me supplanter, moy?

A 4

LE

8 LE FRANÇOIS A LONDRES,  
LE BARON.

Oùï toy même, j'aurois cette audace.

LE MARQUIS.

Je voudrois voir cela, mais dis moy ; mon  
très cher Cousin, sçait elle les sentimens que  
tu as pour elle,

LE BARON.

Je crois qu'elle les ignore.

LE MARQUIS.

Tu me fais pitié, mon pauvre garçon, &  
si tu veux, je me charge de les lui apprendre  
pour toy.

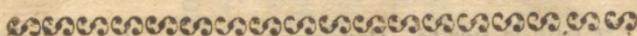
LE BARON.

Tu es trop obligeant, je prendrai bien cette  
peine là moi-même, & je n'attens que l'oc-  
casion . . . .

LE MARQUIS.

Oh, parleu, je veux te la procurer, & sans  
aller plus loin, voici Eliante elle-même qui  
vient fort à propos pour cela.

SCE-



## SCENE II.

LE BARON. LE MARQUIS. ELIANTE

LE MARQUIS à *Eliante.*

**M** Adame vous voulez bien que je vous  
 presente ce Gentilhomme François, il  
 est mon Parent & mon Rival tout ensemble, il  
 vous a vû chez Clorinde, vous avez fait sa con-  
 quête sans le sçavoir, il cherche l'occasion de  
 vous le déclarer, elle s'offre, je la lui procure.

ELIANTE.

En verité, Marquis....

LE MARQUIS.

Sous un air timide & discret, c'est un gar-  
 çon dangereux, je vous en avertis. Il veut me  
 supplanter, Madame, il veut me supplanter.

ELIANTE.

Brisons là, c'est pousser trop loin la plai-  
 fanterie.

LE BARON.

Madame, plaisanterie ne tombe que sur  
 moy, je la mérite, le Marquis en badinant n'a

A 5

dit

10 LE FRANCOIS A LONDRES,

dit que la verité. Pardonnez un transport dont je n'ai pas été le maître, je n'ai pû m'empêcher de lui avouer que je n'avois jamais rien vû de si adorable que vous; & de lui témoigner une surprise mêlée de dépit, sur ce qu'il vient de me dire qu'il avoit le bonheur d'être aimé de vous.

ELIANTE *au Marquis.*

Quoi, Monsieur, vous êtes capable . . . .

LE MARQUIS.

Eh, Madame, quel mal y a t'il a cela? Vous êtes femme de condition, je suis homme de qualité; vous êtes riche, j'ai du bien; vous êtes veuve je suis garçon; vous avez dix-neuf-ans, j'en ay vingt-quatre; vous êtes belle, je suis aimable; nous sommes faits l'un pour l'autre, nous nous aimons tous deux, à quoy bon le cacher;

ELIANTE.

Mais je ne vous aime pas, Monsieur, & quand cela seroit, je veux qu'on ait de la discretion, j'aime le mystere.

LE MARQUIS.

Le mystere, Madame, ah fy le mauvais goût.

Oùi

ELIANTE.

Oüi, en France où l'on n'aime que par air, où l'on n'aspire à être aimé que pour avoir la vanité de le dire, où l'amour n'est qu'un simple badinage, qu'une tromperie continuelle, & où celui qui trompe le mieux passe toujours pour le plus habile. Mais ce n'est pas ici de même, nous sommes de meilleure foy, nous n'aimons uniquement que pour avoir le plaisir d'aimer, nous nous en faisons une affaire sérieuse, & le tendresse parmi nous, est un commerce de sentimens, & non pas un trafic de paroles.

LE MARQUIS

Mais il faut toujours avoir quelqu'un à qui l'on puisse conter ses amours, & dans le Roman le plus exact il n'y à point de heros qui n'ait son confident. J'ai pris le Baron pour le mien, il est garçon discret, & je suis dans la regle.

LE BARON.

J'aurai de la discretion par rapport à Madame; car pour toi, rien ne m'oblige à garder le secret. C'est un aveu que tu m'as fait par vanité, & non pas une confidence.

ELIANT *au Marquis.*

Je vous trouve admirable & ...

LE



12 LE FRANÇOIS A LONDRES,

LE MARQUIS.

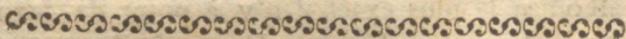
Baron, prends congé de Madame, tu n'as pas l'esprit de t'appercevoir que tu l'ennuyes, tu lui dis des choses desagréables, tu la gênes, tu es ici de trop.

ELIANTE.

Si quelqu'un est ici de trop, ce n'est pas Monsieur.

LE MARQUIS.

Ah ! je vois pour le coup que vous êtes piquée. Pour vous punir, je vous laisse avec lui. Qu'il vous entretienne, Madame, qu'il vous entretienne, je n'y perdrai rien, vous m'en goûterez mieux tantôt. *Il sort.*



SCENE III.

LE BARON. ELIANTE.

ELIANTE.

**V**oilà ce qu'on appelle un François.

LE BARON.

Daignez, Madame, ne pas les confondre tous avec lui, & soyez persuadée qu'il est ...  
ELI-

## ELIANTE.

Je le sçai, Monsieur, je ne suis pas assez injuste ni assez déraisonnable pour ne pas sentir la différence qu'il y a entre vous & lui, & pour ne pas vous accorder toute l'estime que vous méritez.

## LE BARON.

Oùi, vous m'estimez Madame, & vous aimez le Marquis.

ELIANTE *agitée.*

Moi j'aime le Marquis, qui vous l'a dit, Monsieur ?

## LE BARON.

Votre émotion, l'air même dont vous vous en défendez.

## ELIANTE.

Non, je le méprise trop pour l'aimer.

## LE BARON.

Je m'y connois, Madame, un pareil mépris n'est qu'un amour déguisé. Vous l'aimez d'autant plus, que vous êtes fâchée de l'aimer.

ELIAN-

ELIANTE.

Eh ! que diriez vous si j'en épousois un autre ?

LE BARON.

Un autre ! que je serois heureux si ce choix pouvoit me regarder. Vous ne sçauriez vous venger plus noblement du Marquis, ni faire en même tems le bonheur d'un homme dont vous soyez plus tendrement aimée.

ELIANTE.

M. le Baron. . .

LE BARON.

Sans me faire valoir, je possède un bien assez considerable, je fors d'une Maison assez illustre, & j'ai pour vous des sentimens distinguez.

ELIANTE.

Monsieur, la chose est assez serieuse pour meriter une mûre reflection. Je vous demande du tems pour y penser.

LE BARON.

Adieu, Madame, je vous laisse, l'amour vous parle pour le Marquis. Vous l'aimez toujours, c'est le seul défaut que je vous connoisse, & je crains bien que vous ne vous en corrigiez pas si-tôt. *Il s'en va.*

SCE.

~~~~~

## SCENE IV.

ELIANTE *seule.*

**O**H, je m'en corrigerai, je m'en corrigerai. Je suis femme, & j'ai pû me laisser ébloûir par les graces & par le faux brillant d'un merite superficiel; mais je suis Angloise en même tems, par consequent capable de me servir de toute ma raison. Si le Marquis continue....

~~~~~

## SCENE V.

ELIANTE. FINETTE.

FINETTE.

**M**Adame, voilà une lettre qu'on a oublié de vous remettre hier au soir.

ELIANTE.

Voyons, c'est mon pere qui m'écrit. Je reconnois l'écriture. *Elle lit.*

Je pars en même tems que ma lettre, & je ferai demain à Londres sans faute. On m'a écrit que votre Frere hantoit mauvaise compagnie, & qu'il venoit de faire tout nouvellement connoissance avec un certain Marquis François qui acheve de le gâter. Comme je ne puis être à Londres que trois jours,

~~~~~

III

& que je dois delà partir pour la Jamaïque, j'ai resolu de l'emmener & de vous marier avant mon départ avec Jacques Rosbif. C'est un riche négociant, for honnête homme, & qui n'est pas moins raisonnable pour être un peu singulier. Votre extrême jeunesse ne vous permet pas de reste veuve, & je compte que vous n'aurez pas de peine à vous conformer aux volonteZ d'un pere qui ne cherche que votre avantage, & qui vous aime tendrement.

MILORD CRAFF.

F I N E T T E.

Monſieur votre pere arrive aujourd'hui pour vous marier avec Jacques Rosbif? Misericorde, c'est bien l'Anglois le plus disgracieux, le plus taciturne, le plus bizarre, le plus impoli que je connoisse.

E L I A N T E.

Ah! Finette, quelle nouvelle! mon cœur est agité de divers mouvemens que je ne puis accorder, J'aime le Marquis, & je dois peu l'estimer. J'estime le Barón, & je voudrois l'aimer. Je haïs Rosbif, & il faut que j'èpouse, puisque mon pere le veut.

F I N E T T E.

Mais, Madame, n'êtes-vous pas veuve, par consequent maîtresse de vous même?

ELI-

## ELIANTE.

Ma grande jeunesse, la tendresse que mon pere m'a toujours témoignée, le bien même que je dois en attendre, ne me permettent pas de me soustraire à son obéissance.

## FINETTE.

Quoi ! vous pourrez, Madame, vous refoudre à épouser encore un homme de votre nation, après ce que vous avez souffert avec votre premier mari ? Avez-vous si-tôt oublié la triste vie que vous avez menée, pendant deux ans que vous avez vécu ensemble ? toujours sombre, toujours brusque, il ne vous a jamais dit une douceur, se levant le matin de mauvaise humeur pour rentrer le soir yvre, vous laissant seule toute la journée, ou reduite à la passer tristement avec d'autres femmes aussi malheureuses que vous, à faire des nœuds, à tourner votre rouet pour tout amusement, & à jouer de l'éventail pour toute conversation. Mort de ma vie, je ne permettrai pas que vous fassiez un pareil mariage, ou vous me donnerez mon congé tout-à-l'heure.

## ELIANTE.

Que veux-tu que je fasse ?

B

Que

## FINETTE.

Que vous ayez le courage de rendre heureuse, & que vous épousiez un homme de mon pays, un François; considérez, Madame, que c'est la meilleure pâte de maris qu'il y ait au monde; qu'ils doivent servir de modèle aux autres nations, & qu'un François à cent fois plus de politesse & de complaisance pour sa femme, qu'un Anglois n'en a pour sa maîtresse. Une belle Dame comme vous seroit adorée de son mari en France, il ne croiroit pas pouvoir faire un meilleur usage de son bien, que de l'employer à se ruiner pour vous. Il n'auroit pas de plus grand plaisir que de vous voir brillante & parée, attirer tous les regards, assujettir tous les cœurs: le premier appartement, le meilleur carosse, & les plus beaux laquais seroient pour Madame: vous verriez sans cesse une foule d'adorateurs empressez à vous plaire, ingénieux à vous amuser, étudier vos goûts, prévenir vos desirs, s'épuiser en fêtes galantes, vous promener de plaisirs en plaisirs, sans que votre époux osât y trouver à redire, de peur d'être sifflé de tous les honnêtes gens.

## ELIANTE.

Mais, Finette, comment faut-il m'y prendre pour déterminer mon pere...

## FINETTE.

Il faut lui parler avec la noble fermeté qui convient à une veuve, sans sortir du respect que doit une fille à son pere, il faut lui représenter que les maris de ce pays-ci ne sont pas faits pour rendre une femme heureuse, que vous en avez déjà fait la dure expérience, & qu'il s'offre un parti plus avantageux & plus conforme à votre inclination. Un Marquis François, jeune, riche, bien fait.

## ELIANTE.

Mon pere n'y consentira jamais, il est déjà prévenu contre lui, comme tu l'as vû par sa lettre, car c'est sûrement de lui dont on lui aura parlé.

## FINETTE.

Milord Graff votre pere est un homme sensé, il ne sera pas difficile de lui faire entendre raison.

## ELIANTE.

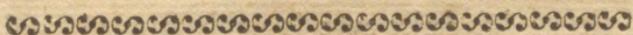
Moi-même j'ai lieu de n'être pas contente du Marquis, son indiscretion & son étourderie....

## FINETTE.

Bon, bon il faut lui passer quelque chose en faveur de la jeunesse & des graces. Mais voici Milord Houssey votre frere, c'est du fruit nouveau.

B 2

SCENE



## S C E N E V I.

MILORD HOUZEY, ELIANTE,

FINETTE.

MILORD HOUZEY.

**E**H! bon jour, ma petite sœur,  
ELIANTE.

Bon jour, mon frere, tu te rends bien rare  
depuis quelque tems.

MILORD HOUZEY.

Que veux-tu? tu as changé de quartier,  
& je ne sçai que d'aujourd'hui ta nouvelle  
demeure; d'ailleurs depuis que je ne t'ai vûë,  
j'ai été entraîné par une chaîne de plaisirs, &  
j'ai fait connoissance avec un j'une Seigneur  
François, qu'on apelle le Marquis de Polin-  
ville. C'est bien le garçon le plus aimable,  
le plus gracieux... tiens, moi qui brille sans  
vanité parmi tout ce qu'il y a de beau à Lon-  
dres, je ne suis qu'un Mauflade auprès de lui,  
& je ne compte sçavoir vivre que du jour que  
je le connois. Ah! qu'il m'a appris de choses en  
cinq ou six conversations, & que je me suis façon-  
né

né avec lui en quatre jours de tems, cela n'est pas concevable, & tu dois me trouver bien changé.

ELIANTE.

Cela est vrai, je te trouve beaucoup plus ridicule qu'à l'ordinaire.

FINETTE.

Allez, ne la croyez pas, je ne vous ai jamais vû si gentil.

MILLORD HOUZEY.

J'étois sot, timide, embarrassé, quand je me trouvois avec des Dames, je ne sçavois que leur dire; mais à present ce n'est plus cela. Si tu me voyois dans un cercle de femmes, tu serois étonnée, ma petite sœur. Je suis femillant, je badine, je folâtre, je papillonne, je voltige de l'une à l'autre, je les amuse toutes. Je parois poli, respectueux en public; mais je suis hardi, entreprenant tête à tête. Rien ne plaît plus au beau sexe qu'une noble assurance.

ELIANTE.

Tu te gâtes, mon frere, & tu deviens libertin.

FINETTE.

Une petite pointe de libertinage ne méssied  
B 3 point

point à un jeune homme, & rien ne le polit plus que le commerce des femmes.

## M I L O R D H O U Z E Y.

Finette a raison, c'est elle qui ma donné la premiere leçon de politesse : je ne l'oublierai pas. Elle est modeste, mes loüanges la font rougir.

Ma foi vive les femmes, elles font l'ame de tous les plaisirs; par exemple, à table rien n'est plus charmant qu'une jolie femme en pointe de vin, qui chante un air à boire, ou qui s'attendrit le verre à la main. Nous autres Anglois nous n'entendons pas nos interêts, quand nous vous banissons de nos parties. Nous ne buvons que pour boire & nous portons la tristesse jusqu'au sein de la joye. Il n'est que les François pour faire agreablement la débauche. J'ai fait avanthier avec le Marquis le plus délicieux souper au Lion rouge, le tout accommodé par un Cuisnier François, & servi à petits plats, mais délicats, nous étions en femmes. Tiens ma petite sœur, j'en'ai jamais eu tant de plaisir en ma vie. Que d'esprit! que d'enjoüement! que de volupté! que nous fîmes . . . . que nous dismes de jolies choses. Je t'y souhaitay plus d'une fois, tant je suis bon frere.

E L I e

## ELIANTE.

Le Marquis François est un fort bon maître. Il vous instruit bien, à ce que je vois.

## MILORD HOUZEY.

Je veux te le faire connoître. Il ne fera pas mal aisé, car je viens d'apprendre qu'il loge dans ce même Hôtel. Je lui ay déjà parlé de toy, fans te nommer pourtant. Il me vient une idée. Je lui dois donner à souper ce soir au Lion rouge. Tout est déjà commandé pour cela. Il faut que tu sois des nôtres, & Finette aussi.

FINETTE *faisant la reverence.*

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur.

## ELIANTE

Je le veux bien, mais à condition que mon Pere qui arrive aujourd'hui, sera aussi de la partie.

## MILORD HOUZEY.

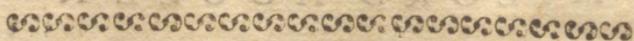
Mon Pere arrive aujourd'hui?

## ELIANTE.

Oui, aujourd'hui même; & vos fredaines, dont il est informé, sont en partie cause de son voyage.

24 LE FARNCOIS A LONDRES,  
MILORD HOUZEY.

Il vient bien mal à propos. Que ces peres  
sont incommodés ! voilà notre partie déran-  
gée. Adieu, ma sœur, je vais contremen-  
der le souper, & déprier nos gens.



SCENE VII.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

**V**Otre frere se forme, Madame.

ELIANTE.

Il se gâte plutôt, & le voilà enrollé dans  
la cotterie de nos beaux d'Angleterre ; engean-  
ce ici d'autant plus insupportable qu'elle a tous  
les vices de vos petits maîtres de France, sans  
en avoir les graces. Mais quelqu'un vient.  
Ah ! c'est ce vilain Rosbif. Depuis qu'on  
en veut faire mon mari, je le trouve encore  
plus defagreable.

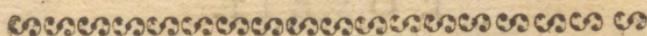
FINETTE.

Cela est naturel. Allez, rentrez, Madame.  
Laissez-moi le soin de recevoir sa visite pour  
vous, je vais le congédier à la Françoisse.

*Eliante rentre.*

SCÈ-





## SCENE, VIII

JAQUES ROSBIF, FINETTE.

J. ROSBIF à *Finette*, qui lui faite plusieurs  
reverences.

**F**inissez avec toutes vos reverences qui ne  
menent à rien.

FINETTE.

Vous êtes naturellement si civil & si hon-  
nête à l'égard des autres, qu'on ne se lasse  
pas de l'être envers vous.

ROSBIF.

Verbiage encore inutile. Venons au fait,  
Où est Eliante?

FINETTE

Elle n'est pas visible

ROSBIF.

Elle doit l'être pour son prétendu.

FINETTE *éclatant de rire.*

Vous son prétendu ah, ah, ah,

B 5

ROS-

26 LE FRANCOIS A LONDRES,  
ROSBIF.

Oui, moi-même; qu'est-ce qu'il y a là de si plaisant?

FINETTE

Je vous demande pardon, Monsieur, mais votre figure est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher d'en rire.

ROSBIF.

Vous êtes une impudente avec toute votre politesse.

FINETTE.

Mais, Monsieur ....

ROSBIF

Je m'appelle Jacques Rosbif, & non pas Monsieur. Je vous ai dit cent fois, ma mie, que ce nom-là mafligeoit les oreilles. Il y a tant de faquins qui le portent.....

FINETTE

Eh bien, Jacques Rosbif, puisque Jacques Rosbif y a, regardez-vous dans votre miroir & rendez-vous justice, il vous dira que vous n'êtes ni assez bien mis, pour être présenté à la fille d'un Milord, ni assez aimable pour être

être son mari. Je veux vous faire voir un jeune Marquis de chez moi, qui loge dans cet Hôtel, C'est là ce qui s'appelle un joli homme, & si ce n'est encore rien en comparaison de nos jeunes Seigneurs de la Cour.

R O S B I F.

Je gage que c'est cet original de Marquis de Polinville. Je ne serai pas fâché de le voir. On m'en a fait un portrait si ridicule...

F I N E T T E

Parlez avec plus de respect d'un François & sur-tout d'un François homme de qualité.

R O S B I F.

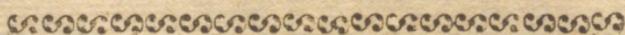
Qu'est-ce qu'elle vient me chanter avec son homme de qualité. Je me moque moi d'une noblesse imaginaire, les vrais Gentilshommes ce sont les honnêtes gens, il n'y a que le vice de roturier.

F I N E T T E.

C'est là le discours d'un Marchand qui voudroit trancher du Philosophe. Mais je vois entrer Monsieur le Marquis lui-même. Vous allez trouver à qui parler.

B 5

SCENE



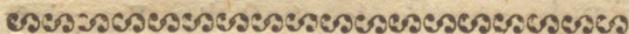
S C E N E I X.

LE MARQUIS, ROSBIF, FINETTE.

FINETTE *au Marquis.*

**M**onsieur le Marquis, voilà un homme que je vous donne à decrasser. Il en a grand besoin, je vous le recommande ; son nom est Jacques Rosbif, ne l'oubliez pas.

*Elle sort.*



S C E N E X.

LE MARQUIS, ROSBIF.

LE MARQUIS *à part.*

**E**lle a raison, cet homme n'a pas l'air avantageux, n'importe, faisons-lui politesse, ne nous démentons point. *A Rosbif* Monsieur, peut-on vous demander qui est-ce qui me procure de votre part l'honneur d'une attention si particulière.

ROSBIF.

La curiosité.

LE



## LE MARQUIS.

Mais encore ne puis-je sçavoir à quoi je vous suis bon ?

## ROSBIF.

A me dire au vrai si vous êtes le Marquis de Polinville.

## LE MARQUIS.

Oüi, c'est moi-même.

## ROSBIF.

Cela étant, je m'en vais m'asseoir pour vous voir plus à mon aise. *Il se met dans un fauteuil.*

## LE MARQUIS

Vous êtes sans façon, Monsieur, à ce qu'il me paroît.

ROSBIF, *d'un ton phlegmatique.*

Allons, courage, donnez-vous des airs, ayez des façons, dites-nous de jolies choses. Je vous regarde, je vous écoute.

## LE MARQUIS.

Comment, Jacques Rosbif mon ami, vous raillez, je pense, vous tirez sur moi. Tant mieux morbleu, tant mieux. J'aime les gens  
qui

qui montrent de l'esprit, & même à mes dépens. Je vois que vous êtes venu ici pour faire assaut d'esprit avec moi. Touchez là. C'est me prier d'une partie de plaisir. Mais prenez garde à vous, je suis un rude jouëur, je vous en avertis, j'en ai desarçonné de plus fermes que vous. Quand ma cervelle est une fois échauffée, vous diriez d'un feu d'artifice. Ce ne sont que fusées, ce ne sont que petards, bz, pif, paf, pauf, un coup n'attend pas l'autre. Eh quoi ! vous avez déjà peur vous avez perdu la parole. Allons, du cœur, défendez-vous, rispostez-moi donc. Je n'aime pas la gloire aisée, vous debutez par un coup de feu, & vous en demeurez là. Vous ne répondez rien. Là, avouëz du moins votre défaite. Hem, plait-il ? J'enrage, pas le mot ; hola, hey ; Jacques Rosbif, vous dormez, reveillez-vous ; oh parbleu, voilà un animal bien taciturne, je crois qu'il le fait exprès pour m'impatienter, mais je n'en ferai pas la duppe. Je vais suivre son exemple, & faire une conversation à l'Angloise.

*Il va s'asseoir vis-à-vis Rosbif, le regarde longtemps sans rien dire ; ensuite il interrompt son silence de trois ou quatre bond'jed'o qu'il lui adresse en le saluant*

Si quelqu'un s'avisait d'écouter aux portes, il se-

feroit bien attrapé. C'est donc là, Monsieur, tout ce que vous avez à me dire. En verité il faut avouer que votre conversation est bien agreable, & qu'il y a beaucoup à profiter avec vous. Où prenez-vous toutes les belles choses que vous dites? Il vous échappe des traits, mais des traits dignes d'être imprimez. A votre place j'aurois toujours à mes côtés un homme qui écriroit toutes mes reparties. Cela feroit un beau livre au moins.

R O S B I F *se levant brusquement.*

Il n'ennuyeroit pas le Public. Il vaut mieux se taire que dire des fadaïses, & se retirer que d'en écouter. Adieu, je vous ai donné le tems de déployer toute votre impertinence, & j'ai voulu voir si vous étiez aussi ridicule qu'on me l'avoit dit. Il faut vous rendre justice, vous passez votre renommée. Vous avez tort de vous laisser voir pour rien. Vous êtes un fort joli bouffon, & vous valez bien trois schelins.

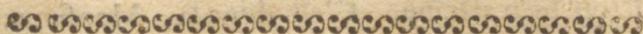
*il sort.*

SCENE XI

LE MARQUIS. *seul.*

Apprendrois à parler à ce brutal-là, s'il portoit une épée.

SCENE



SCENE XII.

LE MARQUIS, ELIANTE, FINETE.

FINETTE.

**E**H bien, Monsieur, avez-vous dégourdi  
notre homme?

LE MARQUIS.

Va te promener, tu viens de me mettre aux  
prises avec le plus grand cheval de carosse,  
l'animal le plus fort. . .

ELIANTE.

Donnez, s'il vous plaît, d'autres épithetes à  
un homme qui doit être mon époux.

LE MARQUIS.

Lui, votre Epoux, Madame? Ah, si je l'a-  
vois scû, il seroit forti avec deux oreilles de  
moins. Mais vous voulez badiner, & ce per-  
sonnage-là. . .

ELIANTE.

Jé ne badine point du tout. Mon Pere  
vient exprès pour ce mariage.

LE



## LE MARQUIS.

Et vous y consentirez.

## ELIANTE.

Je n'y aurois peut-être pas consenti, si vous aviez été plus raisonnable, mais votre indiscretion, & vos airs éventez ....

## FINETTE.

Oh, ne querellons point, nous n'en avons pas le tems. Ne songeons qu'à nous bien entendre tous trois pour donner l'exclusion à Jacques Rosbif. Commencez, Madame, par tout oublier.

## ELIANTE.

Soit, je suis bonne, je veux bien lui pardonner encore cette fois-ci. Mais ce fera la dernière, & à condition qu'il sera plus discret & plus retenu à l'avenir. Mon Pere arrive incessamment, ainsi Monsieur, moderez cette vivacité Françoisé, quand vous le verrez. Sur-tout point d'airs & fort peu de manieres.

LE MARQUIS *avec affectation.*

Je vous proteste, je vous jure, Madame,

C

Mi-

34 LE FRANCOIS A LONDRES ,  
que je serai deormais le plus simple, le plus  
uni de tous les hommes.

E L I A N T E.

Fort bien. En me disant que vous ferez le  
plus simple, le plus uni de tous les hommes,  
vous êtes tout le contraire. Vous donnez des  
coups de tête, vous gesticulez, vous parlez  
d'un ton & d'un air .....

F I N E T T E.

Eh, Madame, voulez-vous que Monsieur  
le Marquis ait l'air d'un Caton à son âge.

L E M A R Q U I S.

Non, elle veut que j'aye l'air de Monsieur  
Jacques Rosbif son prétendu.

E L I A N T E.

Monsieur, je veux que vous ayez l'air rai-  
sonnable, & que vous preniez Monsieur le  
Baron pour modèle.

L E M A R Q U I S.

Moi, je ne copie personne, Madame, je me  
pique d'être original.

E L I A N T E.

On le voit bien. Mais souvenez-vous tou-  
jours

jours que je ne vous pardonne qu'à condition que vous changerez d'air & de conduite, & sur-tout que vous ne ferez plus de souper au Lion rouge. Adieu, je vous laisse. Finette & moi, nous allons au-devant de mon Pere.

*elle sort avec Finette.*

~~~~~

SCENE XIII.

LE MARQUIS *seul.*

**E**Lle me parle du Lion rouge. Qui diantre a pû l'informer du souper que j'y ai fait. Je suis encore prié pour ce soir. Mais voici le petit Milord Houzey; c'est justement notre Amphytrion, je vais me dégager.

~~~~~

SCENE XIV.

LE MARQUIS, MILORD HOUZEY.

MILORD HOUZEY

**M**onsieur le Marquis j'ai un vrai chagrin de ne pouvoir pas vous donner à souper ce soir, mon Pere arrive aujourd'hui & je viens pour vous prier de remettre la partie? une autrefois.

LE MARQUIS.

Je suis charmé du contre-tems, mon cher

C 2

Mi-

Milord, car aussi-bien je n'aurois pas pû être des vôtres.

## MILORD HOUZEY.

Moi, j'en suis au desespoir. Je compte pour perdus tous les momens que je n'ai pas le bonheur d'être avec vous. Vos conversations sont autant de leçons pour moi; plus je vous vois, & plus je sens la superiorité que vous avez sur nous.

LE MARQUIS *à part.*

Ce jeune homme est assez poli pour un Anglois.

## MILORD HOUZEY.

Enseignez-moi de grace comment vous faites pour être si aimable. C'est un je ne sçai quoi qui nous manque, que je ne puis exprimer.

## LE MARQUIS

Et qu'il ne vous sera pas difficile d'attraper. Vos discours, vos façons, vous distinguent déjà de vos compatriotes. Vous sçavez vivre, vous sentez votre bien, & vous avez l'air François.

## MILORD HOUZEY.

J'ai l'air François. Ah Monsieur, vous ne pou-

pouvez me dire rien dont je fois plus flatté.  
C'est de tous les airs celui que j'ambitione le plus.

## LE MARQUIS.

Vous avez du goût, Milord, vous irez loin.  
Vous avez de la figure, vous avez des graces.  
Ce seroit un meurtre de les enfoûir, il faut les développer, Monsieur il faut les développer.  
La nature commence un joli homme, mais c'est l'art qui l'acheve.

## MILORD HOUZEY.

Et en quoi consiste précisément cet art?

## LE MARQUIS.

En des riens qui échappent, & qu'il faut saisir, en des bagatelles qui font les agrémens.  
Un coup de tête, un air d'épaule, un geste, un souris, un regard, une expression, une inflexion de voix, la façon de s'asseoir, de se lever, de tenir son chapeau, de prendre du tabac, de se moucher, de cracher. Par exemple, permettez-moi de vous dire que vous mettez votre chapeau en garçon marchand. Regardez-moi. C'est ainsi qu'on le porte à la Cour de France. Oui comme cela.

## MILORD HOUZEY.

Je ne l'oublierai pas, j'aime les airs, les manières, les façon.

## LE MARQUIS

Doucement, Monsieur, allons bride en main. Ne confondons point, s'il vous plaît, les uns avec les autres. Les airs sont distinguez des manieres, & les manieres des façons. On a des manieres, on fait des façons, on se donne des airs. Un homme du monde, par exemple, a des manieres (écoutez ceci, c'est la quintessence du sçavoir vivre.) Un homme du monde a des manieres par égard, par attention pour les autres, pour leur marquer la considération qu'il a pour eux, l'envie qu'il a de leur plaire & de s'attirer leur bienveillance. Est-il dans un Cercle? il est toujourns attentif à ne rien faire, à ne rien dire que d'obligeant; il prête poliment l'oreille à l'un, répond gracieusement à l'autre. Applaudit celui-ci d'un soufrire, fait agréablement la guerre à celui-là, dit une douceur à la mere, & regarde tendrement la fille. Vous fait-il un plaisir? la façon dont il le fait, est cent fois audeffus du plaisir même: par exemple, s'il sçait que vous avez besoin d'une somme d'argent, il vous la glisse doucement dans la poche sans que vous y preniez garde; de toutes les manieres cette dernière est la plus belle; mais par malheur c'est la moins usitée. Vous refuse-t'il quelque chose, ce qui est plus ordinaire, il assaisonne ce

refus de paroles si douces, & de tant de politesse, que vous croyez lui avoir encore obligation. Allez-vous voir sa femme? il s'échappe adroitement, il vous laisse le champ libre. Et voilà ce qu'on appelle un homme qui scait vivre, un homme qui a des manieres.

## MILORD HOUZEY

Et un homme bon à connoître. Monsieur le Marquis, & les façons?

## LE MARQUIS

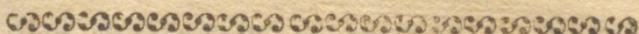
Un Provincial fait des façons par une politesse mal entenduë, par une ignorance des usages, & faute de connoître la Cour & la Ville. Complimenteur éternel, il vous assommera de sa civilité maussade. Il vous estropiera, pour vous témoigner combien il vous estime, & fera aux coups de poing avec vous pour vous obliger à prendre le haut du pavé, ou vous jettera tout au travers d'une porte pour vous faire passer le premier: on nomme cela être poliment brutal, ou brutalement poli. Ainsi souvenez-vous des façons pour n'en jamais faire.

## MILORD HOUZEY.

Je n'y manquerai pas.

C 4

LE



## S C E N E X V.

MILORD GRAFF, LE MARQUIS;

MILORD HOUZEY.

MILORD CRAFF. *dans le fond du Théâtre*

JE cherche par-tout mon fils, mais le voilà  
 J'apparemment avec ce Marquis François as-  
 seyons-nous un peu pour écouter leur conver-  
 sation.

MILORD HOUZEY,

Et les Airs?

LE MARQUIS.

Un joli homme se donne des airs par com-  
 plaisance pour lui-même, pour apprendre aux  
 autres le cas qu'il fait de sa personne, pour les  
 avertir qu'il a du mérite, qu'il en est tout pe-  
 netré, qu'on y fasse attention. Est-il à la pro-  
 menade? il marche fierement la tête haute,  
 les deux mains dans la ceinture, comme pour  
 dire à ceux qui sont autour de lui, rangez-  
 vous, Messieurs, regardez-moi passer, n'ai-je  
 pas bon air? Suis-je pas fait autour? & vous,  
 mes Dames les friponnes, qui me parcourez  
 des yeux en souriant, vous voudriez me pos-  
 se-

feder, vous voudriez me posséder Voit-il passer quelqu'un de sa connoissance? il affecte une politesse de Seigneur, il lui fait une inclination de tête, comme s'il lui disoit, allez, bon jour, Monsieur, je me souviens de vous je vous protege; Entre-t'il quelque part? il se précipite dans un fauteuil, une jambe sur l'autre, tappe du pied, marmote un petit air, joue d'une main avec son jabot, & se caresse le menton de l'autre; il s'en conte à lui-même, & semble se parler ainsi. En verité je suis un fripon bien aimable, & voilà un visage qui donne sûrement de la tablature à la Dame du Logis. Va-t'il voir une Bourgeoise? eh, bon jour, ma petite Fanchonette, comment te portes-tu? te voilà jolie comme un petit Ange. Ca vîte, qu'on vienne s'asseoir près de moi, qu'on me baise qu'on me caresse, ôte ce gand, que je voye ce bras, que je le mange, que je le croque; tu détournes la tête, tu recules, tu rougis. Eh, fy donc, ma pauvre Enfant, tu ne sçais pas vivre, est-ce qu'on refuse à un homme comme moi? est-ce qu'on se fait prier est-ce qu'on a de la pudeur dans le monde?

M I L O R D H O U Z E Y.

Voilà une instruction dont je ferai mon profit,

Tout

## LE MARQUIS.

Tout ce que je vous dis là , paroît fat à bien des gens , mais cela est necessaire : il faut s'afficher soi-même , il faut se donner pour ce qu'on vaut : il faut avoir le courage de dire tout haut qu'on a de l'esprit , du cœur , de la naissance , de la figure. Le mondene vous estime qu'autant que vous vous prizez vous-même ; & de toutes les mauvaises qualitez qu'un homme peut avoir , je n'en connois pas de pire que la modestie , elle étouffe le vrai mérite , elle l'enterre tout vivant. C'est l'effronterie , morbleu , c'est l'effronterie qui le met au jour , qui le fait briller.

## MILORD HOUZEY.

A present que je sçai ce que c'est que les airs , ah que je vais m'en donner , que je vais m'en donner.

## MILORD CRAFF.

Mon fils est dans de très-belles dispositions , & voilà un fort bel entretien.

## MILORD HOUZEY.

Puisque nous sommes sur ce chapitre , je voudrois vous prier de m'apprendre quelles font

font les qualitez qui entrent necessairement dans la composition d'un joli homme.

## LE MARQUIS.

Il faut être né d'abord avec un grand fond de confiance & de bonne opinion de soi-même; un heureux penchant à la raillerie & à la médisance, avec un goût dominant pour le plaisir, & même pour le libertinage, un amour extrême pour le changement & pour la coquetterie.

## MILORD HOUZEY.

Oh, grace au Ciel, je suis fourni de tout cela.

## LE MARQUIS.

Mais par-dessus tout cela il faut avoir reçu de la nature les graces en partage, sans quoi les autres qualitez deviennent inutiles. De la liberté, du goût, de l'enjouement, du badinage, de la legereté dans tout ce que vous faites; choquez plutôt les bienséances que de manquer d'agrément. L'agrément est avant tout, il fait tout passer, & s'il falloit opter, j'aimerois cent fois mieux faire une impertinence avec grace, qu'une politesse avec platitude. Des traits, de la vivacité, du joli, du brillant dans ce que vous dites; ne vous embarrassez pas du bon sens, pourvû que vous fassiez voir de l'esprit, on ne fait briller l'un qu'aux dépens de l'autre.

LE

44 LE FRANCOIS A LONDRES,

MILORD GRAFF *dans le fond du Theatre.*

Quelle impertinence !

MILORD HOUZEY.

Il me paroît, Monsieur le Marquis, que vous oubliez deux qualitez importantes

LE MARQUIS.

Lesquelles ?

MILORD HOUZEY.

Le don de mentir aisément, & le talent de jurer avec énergie.

LE MARQUIS.

Vous avez raison, rien n'orne plus un discours qu'un mensonge dit à propos, ou qu'un serment fait en tems & lieu.

MILORD HOUZEY.

C'est encore ce que je possède assez bien ; sur-tout je jure fort joliment, & personne ne prononce mieux que moi, un Ventre bleu, un le Diable m'emporte, un la Peste m'étouffe.

MILORD CRAFF.

Ah ! le petit fripon.

Eh,

## LE MARQUIS.

Eh, fy donc, Monsieur, ce sont des fermens usez, qui traînent par-tout; il faut des fermens plus distinguez, des fermens tout neufs. Je vous ferai present la premiere fois d'un Recueil d'imprécations & de fermens nouvellement inventez par un Capitaine de Dragons, revûs par un Officier de Marine, & augmentez par un Abbé Gascon qui avoit perdu son argent au trictrac. C'est un fort bon Livre, & qui vous instruira.

MILORD CRAFF *se levant brusquement.*

C'est trop de patience, je n'y puis plus tenir.

MILORD HOUZEY.

Ah! j'apperçois mon Pere. Je ne le croyois pas si près.

MILORD CRAFF *d'un air ironique.*

Vous voulez bien, M. le Marquis, que je vous remercie des bonnes & solides instructions que vous donnez à mon fils.

*à Milord Houzey d'un ton sec.*

Pour vous, Monsieur, je suis bien aisé de voir comme vous employez votre tems.

MILORD HOUZEY *d'un air embarrassé.*

Monsieur le Marquis.... a la bonté... de me former le goût,

Ouy,

46 LE FRANCOIS A LONDRES,  
LE MARQUIS *regardant Milord Craff.*

Ouy, ouy, Monsieur, je lui apprends des choses, dont vous ne seriez pas mal de profiter vous-même

MILORD CRAFF, à *Milord Houzey.*

Allez, retirez-vous. Je vous donnerai tantôt d'autres leçons. *Milord Houzey s'en va.*

~~~~~

## S C E N E X V I.

LE MARQUIS, MILORD CRAFF.

LE MARQUIS

**O**H, parbleu, je vous défie de lui donner dans toute votre vie, autant d'esprit que je viens de lui en donner en un quart d'heure de tems.

MILORD CRAFF.

Avant que de vous répondre, je vous prie de me dire ce que c'est que l'esprit, & en quoi vous le faites consister.

LE MARQUIS

L'esprit est à l'égard de l'ame, ce que les manieres sont à l'égard du corps. Il en fait la gentillesse & l'agrément, & je le fais consister

à

à dire de jolies choses sur des riens à donner un tour brillant à la moindre bagatelle, ou air de nouveauté aux choses les plus communes.

## M I L O R D C R A F F

Si c'est là avoir de l'esprit, nous n'en avons pas ici, nous nous piquons même de n'en pas avoir; mais si vous entendez par esprit le bon sens.

## L E M A R Q U I S

Non, Monsieur, je ne suis pas si sot de confondre l'esprit avec le bon sens. Le bon sens n'est autre chose que ce sens commun qui court les rues, & qui est de tous les Pays. Mais l'esprit ce vient qu'en France. C'est, pour ainsi dire, son terroir; & nous en fournissons tous les autres peuples de l'Europe. L'esprit ne fait que voltiger sur les matieres, il n'en prend que la fleur. C'est lui qui fait un homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices des sociétés, un beau parleur, un railleur agréable, & pour tout dire, un François. Le bon sens au contraire s'appesantit sur les matieres en croyant les approfondir, il traite tout méthodiquement, ennuyeusement. C'est lui qui fait un homme lourd, pédant, mélancolique, taciturne, ennuyeux, le fleau des compagnies, un moraliseur, un revecreux, en un mot un . . . .

Un

48 LE FRANCOIS A LONDRES,

MILORD GRAFF.

Un Anglois, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

Par politesse, je ne voulois pas trancher le mot, mais vous avez mis le doigt dessus

MILORD CRAFF.

C'est-à-dire, selon votre langage, qu'un Anglois est un homme de bon sens qui n'a pas d'esprit.

LE MARQUIS.

Fort bien.

MILORD CRAFF.

Et qu'un François est un homme d'esprit qui n'a pas le sens commun.

LE MARQUIS.

A merveille.

MILORD CRAFF.

Toute la nation Françoise vous doit un remerciement pour une si belle définition. Mais puisque vous renoncez au bon sens, sçavez-vous bien, Monsieur, que je suis en droit de vous refuser l'esprit.

LE MARQUIS.

Allez, Monsieur, vous vous moquez des gens. Pouvez-vous me refuser ce que je possède, & que vous n'avez pas.

MILORD

MILORD CRAFF.

Je prétends vous prouver que l'esprit ne peut  
exister sans le bon sens.

LE MARQUIS.

Exister, exister : voilà un mot qui sent fu-  
rieusement l'Ecole.

MILORD CRAFF

Quoique je sois homme de condition, je  
n'ai pas honte de parler comme un sçavant,  
& je vous soutiens que l'esprit n'est autre chose  
que le bon sens orné ; qu'ainsi. . . .

LE MARQUIS.

Ah ! vous m'allez pousser un argument.

MILORD CRAFF.

Je ferai plus, je vous démontrerai. . .

LE MARQUIS.

Non, Monsieur, on ne me démontre rien ;  
on ne me persuade pas même.

MILORD CRAFF.

Quelque opiniâtre que vous soyez, je vous  
convaincrai par la force de mon raisonne-  
ment. . . .

LE MARQUIS.

Vous avez là un Diamant qui me paroît  
beau, & merveilleusement bien monté.

MILORD CRAFF.

Ne voilà t'il pas mon homme d'esprit, qu'un  
rien distrait, qu'une niaiserie occupe, tandis  
qu'on agite une question serieuse.

LE MARQUIS.

Eh ! Monsieur, ne voyez-vous pas que c'est  
une maniere adroite dont je me sers, pour

50 LE FARNCOIS A LONDRES,  
vous avertir poliment de finir une dissertation  
qui me fatigue

MILORD CRAFF.

C'est une chose étonnante que le bon sens  
vous soit à charge, & qu'il n'y ait que la ba-  
gatelle. . . . .

LE MARQUIS *chante.*

Sans l'amour & sans ses charmes

Tout languit dans l'Univers,

MILORD CRAFF.

Pour un garçon qui fait metier de politesse,  
c'est bien en manquer; & je suis bien bon de  
vouloir faire entendre raison à un Calotin.

LE MARQUIS.

Alte-là, Monsieur, quand on nous attaque  
par un trait, par un bon mot, nous tâchons  
d'y répondre par un autre; mais quand on va  
jusqu'à l'insulte, qu'on nous dit grossièrement  
des injures, voicy notre réplique. *Il tire l'épée.*

SCÈNE XVII.

LEMARQUIS, MILORD CRAFF,

LE BARON.

LE BARON *saisissant l'épée du Marquis.*

**A**Rrête, Marquis, apprens qu'à Londres,  
il est défendu de tirer l'épée.

LE MARQUIS

Comment, morbleu, on m'ennuira, & je ne  
pourrai pas le témoigner; ensuite on m'outra-  
gera, & il ne sera pas permis d'en tirer ven-  
geance. Ah! j'en aurai raison, fût-ce de toute  
la ville.

MI-

MILORD CRAFF.

J'ai besoin de tout mon phlegme pour contenir ma juste colere.

LE BARON *au Marquis.*

Modere ce transport. Tu n'es pas icy en France.

LE MARQUIS.

Je fors, car si je demeuerois plus long tems, je ne serois pas mon maître. Adieu, Monsieur, de l'Angleterre, si vous avez du cœur, nous nous verrons hors la ville. *il sort.*

SCENE XVIII.

LE BARON, MILORD CRAFF.

**J**E vous fais réparation pour lui, Monsieur, je vous prie d'excuser l'étourderie d'un jeune homme qui sort de son Pays pour la premiere fois, & qui croit que toutes les mœurs doivent être françoises.

MILORD CRAFF.

En verité, Monsieur, vous m'étonnez.

LE BARON.

D'où vient ?

MILORD CRAFF.

Vous êtes François, & vous êtes raisonnable.

LE BARON.

Eh, Monsieur, pouvez-vous donner un préjugé si peu digne d'un galant homme, tel que vous me paroissez être, & décider de toute une Nation sur un étourdi comme celui que vous venez de voir. Croyez-moi, Monsieur, il est en France des gens raisonnables autant

52 LE FRANCOIS A LONDRES,

qu'ailleurs, & s'il se trouve parmi nous des impertinens, nous les regardons du même œil que vous, & nous sommes le premiers à connoître & à jouer leur ridicule. D'ailleurs c'est un malheur que nous partageons avec les autres peuples. Chaque Nation a ses travers, chaque Pays a ses Originaux. Sortez donc, Monsieur, d'une erreur, qui vous fait tort à vous-même, & rendez-vous à la raison dont vous faites tant de cas.

MILORD CRAFF.

Ouy, Monsieur, je m'y rends. Je sens combien cette raison est puissante sur les esprits, quand elle est accompagnée de politesse & d'agrément. Je vous demande votre amitié avec votre estime. Vous venez d'emporter toute la mienne.

LE BARON.

Ah! Monsieur, mon amitié vous est toute acquise. Souffrez que je vous embrasse & que je vous témoigne la joie que je ressens d'avoir conquis le cœur d'un Anglois, & d'un Anglois de votre mérite. La victoire est trop flatteuse pour ne pas en faire gloire.

MILORD CRAFF.

Adieu, Monsieur, je sors tout pénétré de ce que vous m'avez dit.

*Il sort.*

SCENE XIX.

LE BARON *seul.*

C'EST ainsi que les hommes se previennent les uns contre les autres sans se connoître; quels

quelques raisonnables qu'ils soient, ils ne sont pas à l'abry des préjugés de l'éducation.

## SCENE XX.

LE BARON, FINETTE,  
FINETTE.

**A**H! Monsieur, sçavez-vous à qui vous venez de parler là.

LE BARON.

A un très galant homme. C'est tout ce que j'en sçai.

FINETTE

C'est au Pere de ma maîtresse.

LE BARON.

Au Pere d'Eliante! l'Avanture est heureuse pour moi.

FINETTE.

Elle ne l'est guere pour M. le Marquis. Il vient sans le connoître d'avoir du bruit avec lui, il m'a dit la chose tout en colere, ensuite il est forté sans vouloir m'écouter. Il faut justement que cela lui arrive dans le tems que ma maîtresse & moi nous avions fait revenir Milord Craff de la mauvaise idée qu'on lui avoit donnée de lui; qu'il étoit prêt de l'accepter pour Gendre.

## SCENE XXI.

LE BARON, ELIANTE, FINETTE,  
LE BARON à Eliante.

**E**H bien! Madame êtes-vous déterminée?

ELIANTE,

D 3

Ouy

Ouy, suivre en tout les volontez de mon Pere. Ainsi Monsieur, si vous voulez m'obtenir c'est à lui qu'il faut s'adresser.

LE BARON.

Madame, j'y vole.

~~~~~

SCENE XXII

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

Que faites-vous, Madame?

ELIANTE

Ce que je dois faire, après ce que je viens d'apprendre du Marquis, si je lui pardonnois, je serois indigne de l'amitié de mon Pere, Ce dernier trait vient de m'ouvrir les yeux, & me donne pour le Marquis tout le mépris qu'il merite,

~~~~~

SCENE XXIII.

MILORD CRAFF, LE BARON, ROSBIF, ELIANTE, FINETTE

MILORD CRAFF *au Baron & à Rosbif.*

Messieurs, je ne puis vous répondre qu'en présence de ma fille. Mais la voici.

~~~~~

SCENE XXIV. & dernière.

MILORD CRAFF, LE BARON, LE MARQUIS, MILORD HOUZEY, ROSBIF, ELIANTE, FINETTE.

MILORD HOUZEY *tenant le Marquis par la main. A Milord Craff.*

Mon Pere, voilà M. le Marquis qui est au desespoir de ce qui s'est passé. Il est naturellement si poli. . . .

na-

## MILORD CRAFF.

Taisez-vous petit Coquin. Vous avez vous même besoin de quelqu'un qui me parle pour vous.

LE MARQUIS *à Milord Craff.*

Monsieur, je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

## MILORD CRAFF.

Il suffit, Monsieur, j'excuse votre jeunesse. Je ne veux pas même gêner ma fille. Je me contenterai de lui représenter....

## ELIANTE

Non, mon Pere, décidez vous-même. L'époux que vous me donnerez sera toujours sûr de me plaire.

LE MARQUIS, *parle pas à Eliante.*

Vous risquez de me perdre, vous en repentirez, Madame.

MILORD CRAFF *à Eliante.*

Comme je n'ai que trois jours à demeurer ici, & qu'il faut absolument vous marier avant mon départ, je vais tâcher de faire un choix digne de vous & de moi. Monsieur le Marquis vous êtes un fort joli Cavalier.

LE MARQUIS.

Je le sçai, Monsieur.

## MILORD CRAFF.

Mais vous faites trop peu de cas de la raison, & c'est la chose dont on a plus de besoin dans un état aussi serieux que celui du mariage.

*à Jacques Rosbif.*

Pour vous, Monsieur, vous avez un fond de raison admirable, mais vous negligez trop la

36 LE FRANÇOIS A LONDRES,

la politesse, & elle est necessaire pour rendre un Mariage heureux, puisqu'elle consiste en ces égards mutuels, qui contribuent le plus au contentement de deux Epoux. Vous ne trouverez donc pas mauvais, Messieurs, que je vous prefere Monsieur le Baron, qui réunit l'un & l'autre. Il a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de ma fille.

LE BARON à *Milord Craff.*

C'est vous, Monsieur, qui faites le mien; mais il ne peut être parfait, si le cœur de Madame n'est d'accord avec vos bontez.

E L I A N T E.

N'en doutez point, Monsieur, puisque mon Pere me donne pour Epoux l'homme du monde que j'estime le plus.

LE MARQUIS.

Adieu, Madame, vous êtes plus punie que moi. Vous m'aimez & je pars. *Il s'en va.*

MILORD HOUZEY.

Nous partons. Je vais faire mon cours de politesse en France. *Il sort.*

R O S B I F à *Milord Craff.*

Adieu, je vous pardonne de m'avoir refusé. Ce François là merite d'être Anglois, vous ne pouviez pas mieux choisir. *Il se retire.*

LE BARON à *Milord Craff.*

Vous venez, Monsieur, de me convaincre que rien n'est au-dessus d'un Anglois poly.

MILORD CRAFF.

Et vous m'avez fait connoitre, Monsieur, que rien n'approche d'un François raisonnable.

F I N.



110460  
S

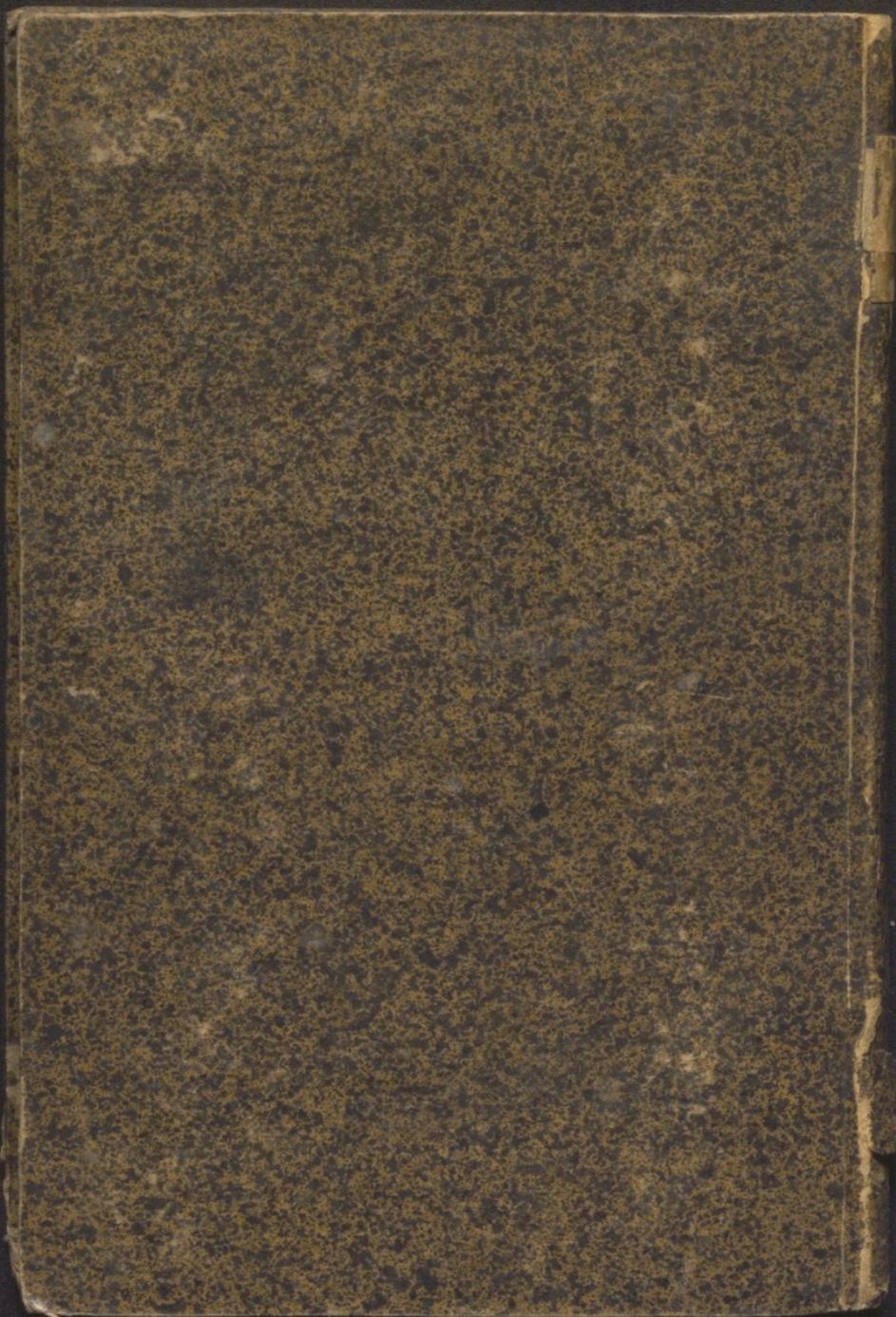
AB 170 460  
S

ULB Halle 3  
006 906 63X



De 2667 i





L E

# FRANÇOIS A LONDRES,

C O

Par M<sup>R</sup>.

A

Chez FRA  
Libraire de  
vant la

M I

